

Malgré la barrière – FAL du 22 décembre 1916 –

- Alcide ! on fait la réveillon de Noël ce soir ; tu viens avec nous ? demande Raymond Desmeules à son camarade.

Ils se sont attardés dans l'atelier pour mettre en ordre quelques menus outils d'horlogerie. Tous les autres sont déjà partis, désireux sans doute de retrouver le grand air si agréable à respirer après cinq heures de travail dans une pièce surchauffée. D'ailleurs il fait bon secouer le harnais de la discipline, n'avoir plus à redouter les observations du surveillant, pouvoir causer à son aise sans crainte d'élever la voix, être le maître, enfin, de sa personne. Chaque individu ne sent-il pas, au fond de lui-même ce vague désir d'indépendance qui fit le malheur de la chèvre à M. Seguin, puisqu'elle tomba sous les dents du loup ?

Alcide, qui n'est jamais pressé, reste pour mettre en ordre son établi d'horloger avant les trois jours de vacances octroyés par le directeur à l'occasion de Noël et Raymond s'attarde, désireux d'entraîner son camarade au café du Soleil.

- Réveillonner ? demanda Alcide, est-ce qu'on ose encore penser à ces choses-là quand il faut traverser des époques pareilles ?

- Ah bah ! il faut vivre, pourtant, et ne pas se transformer en croque-morts ! A quoi cela avance-t-il de se faire de la bile ? Empêcheras-tu les gens de se battre.

- Je ne prétends pas cela ; seulement, j'aurais honte de m'amuser au Soleil quand, à quelques mètres, de l'autre côté de la frontière, ils se tuent comme des chiens enragés !

- Ne dis pas des bêtises ! S'ils se détruisent, c'est pour leur compte ; cela ne nous regarde pas, il ne faut jamais se mêler des affaires des autres. On est neutres, que diable !... Pour l'heure, la chose importante, c'est que tu viennes avec moi au Soleil. Les camarades nous attendent. Ils m'ont dit : « Surtout amène Alcide ! » Parce plus on est de fous et plus on s'amuse. On va passer une jolie soirée là-bas, il y aura du lapin et des tripes. Firmin, qui a été braconner, promet une surprise, un fin morceau du chevreuil peut-être... Après, on finira par le vin chaud !

Alcide, qui s'appête à fermer son tiroir, demeure stupéfait, les yeux écarquillés.

- Firmin y va ? Mais, c'est de la folie ! Oublie-t-il que l'autre semaine encore, tandis qu'il était mobilisé, sa femme et ses enfants recevaient le subside fédéral ?... S'il a de l'argent pour courir au Soleil, il ferait mieux de rembourser ce que sa famille a coûté à l'Etat. Parce qu'enfin, l'Etat, c'est toi, c'est moi et tout le monde !

- Quelle naïveté, mon pauvre Alcide, et que tu es ennuyeux ! Comme tu mérites bien le surnom que les camarades te donnent : « Acide !... Acide phénique ! » Toujours à faire le contraire des autres ! Te retirer, comme un

vieil original que tu es !... Moi je dis : l'argent est fait pour rouler et favoriser le commerce !

Alcide ne répond pas ; un pli dédaigneux se creuse autour de sa lèvre fine. D'un œil rêveur, il regarde par la fenêtre la ligne ondulée qui marque la frontière ; au-delà, sur le ciel clair, se dessine la rougeur d'un incendie.

- Vois-tu ! fait-il en montrant du doigt la flamme ; ils ont encore brûlé un village ! Pauvres gens ! Pour eux quel triste Noël !

- Qui te dit le contraire ? Bien sûr, c'est lamentable, mais que faire ? Il vaut mieux n'y plus penser. Allons, Alcide, ton couvert est mis au Soleil ; viens ! je t'emmène !

Passant le bras sous celui de son camarade, Raymond Desmeules se dirige vers la porte, mais, d'un geste brusque, l'autre se dégage :

- Non ! fait-il ; je ne vais pas m'amuser. C'était bon pour les autres années, quand tout marchait bien. Maintenant, c'est fini de rire ; même si la guerre se terminait à l'instant, je ne pourrais plus passer les soirées ailleurs que chez moi !

- Pour un vieux garçon, tu es un joli bonnet de nuit !

- Tant que tu voudras ; cela m'est égal ! Je veux surtout être libre de me conduire à ma guise et de passer Noël où il me plaît !

Convaincu de son impuissance à entraîner le rebelle, Raymond alluma sa cigarette et, avant de sortir, en guise de flèche du Parthe :

- Calotin et mouchard ! dit-il en ricanant. Puis, à grand bruit, il fait claquer la porte.

Maintenant Alcide est seul dans le grand atelier qu'envahit l'ombre. A ce crépuscule, les machines, inactives, prennent des silhouettes de dragons au repos. Derrière les grandes fenêtres, se dessine la ligne de la colline couronnée de sapins ; les arbres se marquent nettement, comme les traits d'une arme forte, sur le ciel où la lueur d'incendie continue à monter.

- Pauvres gens ! murmure Alcide. Où iront-ils par ce froid ? Et dire qu'on ne peut rien faire pour eux !

Puis, avec un grand soupir, il endosse un vieux pardessus, enfonce jusqu'aux oreilles son bonnet en peau de lapin et s'en va.

Dans la rue, personne ; la bise est trop glacée, d'ailleurs, un peu partout, on célèbre Noël. Derrière les vitres où les rideaux ne sont pas encore baissés, Alcide aperçoit des préparatifs de fête. En général ce spectacle ne le réjouit guère ; si durant le cours de l'année, il demeure un célibataire endurci, le retour des fêtes de famille ne manque pas d'éveiller chez lui un certain sentiment de regret. Aujourd'hui pourtant, il n'éprouve aucune amertume à voir les têtes brunes ou blondes groupées autour des petits sapins illuminés ; il se réjouit à la pensée que malgré les mitrailleuses et les avions, il y ait encore ici et là la joie de Noël.

A grands pas il descend la rue couverte de neige que le gel fait crier sous la semelle. Chez l'épicier, il y a grande affluence ; les clients font leurs achats de fête.

- Il faut que je prenne du savon ! murmure-t-il ; j'ai fini ma provision ce matin !

- Ne désirez-vous pas autre chose ? demande Mlle Euphrasie, engageante : des biscuits... du thé... du sucre... un petit cadeau pour les amis ?

- Je n'en ai point ! répond Alcide, subitement assombri.

- Vous croyez ? On en trouve toujours quand on veut. Rien n'est si bon que de faire plaisir à autrui ! Et sur cette réflexion que n'eût point désapprouvée le doux Frère d'Assise, la commerçante, affairée, tourne ses sourires vers un autre client.

* * *

Pour rentrer chez lui, Alcide laisse de côté la grande route qui s'attarde en longs lacets ; il suit le chemin des bois, abandonné en cette saison. A peine si quelques pas de lièvre ou de renard se marquent sur la neige immaculée ; mais l'horloger connaît le pays, il sait où il faut prendre garde aux éboulis et il pourrait dire, à yeux fermés, l'endroit où se trouve la frontière. D'ailleurs, il n'y aurait guère moyen de la franchir, car elle est garnie maintenant d'un fil de fer hérissé de pointes.

Dans la forêt, le jour a presque disparu. Par places, cependant, entre les branches chargées de neige, le couchant envoie de longues traînées d'or. A l'approche du piéton, des corbeaux s'envolent lourdement. Le ruisseau gelé n'a plus de voix et le silence règne. La nature se recueille sans doute pour écouter mieux la voix de Noël ; mais au lointain, le canon tonne sans interruption, et les coups saccadés semblent paraphraser ironiquement le message de bienveillance annoncé jadis aux hommes.

Placide avance à pas feutrés ; il se trouve étrangement seul et songe avec appréhension à l'instant où il se retrouvera dans sa chambre vide et froide. Si, au moins, il s'y trouvait un être vivant ! Subitement il éprouve le besoin irrésistible de serrer une main amie, d'entendre une voix familière ; arrêté au pied d'un grand sapin, il étend les bras, comme pour étreindre quelque silhouette invisible. Durant quelques minutes, il demeure rêveur, sans voir la barrière en fil de fer qui s'accroche à son manteau.

Soudain, un bruit de pas au-delà de la frontière l'arrache à sa méditation ; sans prendre le temps de réfléchir, instinctivement, comme une bête qui se cache, il se tapit derrière le sapin. Les pas se sont arrêtés ; curieusement, Placide avance la tête. Là-bas, à quelque vingt mètres, assis sur un rocher, un soldat étranger est en faction, on distingue nettement le casque et le fusil. En ce

moment, les coudes aux genoux et la tête dans les mains, il paraît plongé dans une méditation profondément triste.

Un corbeau qui passe en cirant, arrache le soldat à sa rêverie ; il se lève en passant sur ses yeux les revers de sa manche. Après une tournée de quelques mètres, il revient s'asseoir à son premier poste. De nouveau sa tête tombe dans les mains et Placide voit les épaules s'abaisser et se relever convulsivement comme chez une personne qui sanglote.

- Bien sûr qu'il pense à sa famille, se dit l'horloger. Il est bien à plaindre, là, tout seul ; si j'essayais de lui parler ? Mais comment faire ? Ah ! j'ai une idée !

Alors dépliant son grand mouchoir rouge à carreaux, notre homme commence à se moucher. Les trompettes de Jéricho ne purent pas avoir plus de succès que n'en remporta l'appendice nasal de notre bon Samaritain. De l'autre côté de la frontière, la sentinelle avait bondi et épaulé.

- Qui va là ? Criait une voix rauque.

- Suisse ! Suisse ! ne tirez pas !

Suisse ? demande l'autre, encore incrédule.

- Oui, Suisse, l'ami, qui vous souhaite un bon Noël et à ceux que vous aimez là-bas. Car vous en avez, n'est-ce pas ?

- Ah ! fait avec désespoir la sentinelle qui cache de nouveau son visage derrière ses doigts gonflés d'engelures.

Placide, qui se tient appuyé au fil de fer, éprouve une vive compassion à la vue de cette désolation muette. Il voudrait passer par-dessus la barrière, aller à cet inconnu et lui dire des mots qui réconfortent, mais la guerre interdit toute effusion de ce genre.

Pourtant le soldat se ressaisit.

- Triste Noël ! fait-il, avec un fort accent étranger, Loin de la maison, dans la neige, les larmes et le sang. Pas un seul message des miens ; pas un souhait... excepté les vôtres, M. le Suisse !

- Je vous plains, dit Acide avec compassion, si au moins cette épreuve était bientôt finie et que vous puissiez rentrer à la maison !

L'autre l'interrompit, farouche presque :

- La maison ! ne m'en parlez pas ! Il vaut mieux l'oublier et ne plus se rappeler qu'il ya là-bas une femme et trois petits enfants ! Oh ! passer Noël sans eux ! Ne rien savoir !... Comprenez-vous cette torture ? ...

- J'essaie, mais c'est difficile, parce que je suis tout seul ; un vieux garçon désemparé qui n'a personne à aimer, pas même un chat.

Avec l'intuition affinée de ceux qui souffrent, la sentinelle perçoit la note d'amertume contenue dans les derniers mots ; timidement, elle s'approche :

- Si vous vouliez, nous pourrions être amis, ce n'est pas défendu, puisque vous êtes neutre. Cela vous convient-il ?

- De grand cœur ; donnez-moi la main !

Alors, par-dessus la barrière, assez haute pour séparer les pays, mais impuissante à arrêter les mouvements de l'esprit, les deux hommes

s'étreignirent. Au ciel, par l'échancrure des sapins, une étoile regardait, curieuse et bienveillante ; là-bas les coups de canon continuaient leur musique d'enfer.

- Voilà qui est bien ! fait Alcide, mais ce n'est pas tout, à Noël, on donne des cadeaux à ses amis, seulement je n'ai rien.

Fébrilement il fouille ses poches, d'un air découragé, mais soudain ses yeux brillent.

- Tiens ! à défaut d'autre chose, je puis donner cela, et il offre le paquet acheté tout à l'heure chez Mlle Euphrasie. C'est du savon, de la bonne qualité, vous vous en servirez en pensant à moi, n'est-ce pas ?

- Quel excellent cadeau pour un homme qui a seulement de l'eau glacée comme article de toilette. Si ce savon pouvait nettoyer toutes les vilaines animosités qui empoisonnent le monde !

- Que Dieu vous entende, ami !

Et les cloches de Noël se mettant à sonner, semblaient répondre : « Paix » !

Julie Meylan